

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

**MOI,
FABIENNE B.,
MAUVAISE
FILLE**

FABIENNE BICHET

**MOI,
FABIENNE B.,
MAUVAISE
FILLE**



VOIR DE PRÈS

© 2025, Éditions Textuel.

Publié avec le précieux soutien
de la Fondation François Tétard.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-864-8

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Je suis née pour un destin tragique. Je vais tout connaître : abandons, violences, injustices. Je vais frôler la mort et pourtant ma vie mérite d'être vécue.

MATRICULE 5921 RT 56

Je m'appelle Fabienne Bichet.
Ce n'est ni mon nom, ni mon prénom.
Je suis née d'une jeune fille qui n'a
pas pu avorter.

Ma mère accouche à l'Hôtel-Dieu à Paris. C'est un hôpital administré par l'Église catholique qui reçoit les orphelins, les indigents et les pèlerins. Elle partage sa chambre avec une autre maman. L'une est rayonnante de bonheur, l'autre est foudroyée de chagrin.

Ce bébé, pour ma mère, c'est un inconnu qui s'immisce dans sa vie. Une intrusion qu'elle n'avait pas prévue. Elle n'en veut pas de ce bébé. Aucun homme pour le reconnaître. Aucune famille pour

la soutenir. Ses parents sont des paysans bretons catholiques installés dans un HLM au Mans. Elle est femme de ménage dans un hôtel à Paris. Nous sommes en 1956. Elle ne peut pas dire qu'elle est fille mère, elle sait qu'elle serait rejetée. Alors c'est moi qu'elle rejette.

Elle a vingt ans. Elle est dans une grande détresse émotionnelle et une grande précarité financière. Elle a peur de tout, d'elle-même, du monde, des cris du bébé que je suis. Pas la moindre tendresse pour moi. Elle va être une mère, sans avoir eu le temps d'être une jeune fille. Elle ne veut pas.

Les infirmières tentent de la rassurer : « Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer. L'amour maternel, ça viendra. » Ce qu'elles ignorent, c'est que ça ne viendra pas. Aucun argument ne trouve grâce à ses yeux. Je suis l'étrangère qu'elle n'a pas envie de rencontrer.

Entendre mes pleurs à ses côtés ne fait qu'accentuer son malaise. Me nourrir est une épreuve à laquelle elle ne veut pas se soumettre. Elle dira plus tard que son lait était empoisonné. À tel point que je serai allaitée par l'autre maman qui partage sa chambre. La douleur de ma mère n'est pas physique. C'est quelque chose de plus profond, d'insidieux, une erreur qui aiguise le poignard de la culpabilité. Peut-être a-t-elle eu un dernier regard vers moi ? Je ne suis pas en âge de comprendre que cette femme qui m'a mise au monde ne m'aimera jamais.

Elle va se lever, fuir, disparaître.

*
**

5921 RT 56 est mon matricule, le numéro sous lequel je suis placée à

l'Assistance publique. C'est désormais mon identité.

Je suis d'abord accueillie à la crèche de l'hospice Saint-Vincent-de-Paul. Puis à la pouponnière Paul-Manchon à Antony. Je connaîtrai ensuite trois familles d'accueil, à Auxerre et à Toucy dans l'Yonne, puis à Compreignac dans la Haute-Vienne. Je suis partie pour un voyage sans carte ni boussole, guidée par mes instincts.

Et puis un jour, j'ai trois ans, et ce jour-là ma mère réapparaît.

Je n'ai aucun souvenir d'elle. Je ne la connais pas. Je pars dans une nouvelle famille. À trois ans, j'arrive dans ma cinquième maison.

LES GRANGES FEUILLETS

Une ferme à Salins-les-Bains dans le Jura, celle du mari de ma mère, et de ses parents.

Ma mère s'est mariée grâce au journal *Le Chasseur français*, l'équivalent de Tinder ou Meetic version papier. Aujourd'hui, personne n'oserait appeler une application de rencontres « Le Chasseur français », mais nous sommes en 1958. Elle a épousé Maurice Bichet et quitté Paris bercée d'illusions. La grand-mère n'aime pas ma mère, elle espérait visiblement mieux pour son fils. Elle la considère comme une femme trop fragile et sans caractère et ne rate aucune occasion de le lui faire savoir. Dans l'année qui a suivi son arrivée, ma mère

a accouché d'une petite Madeleine. Elle s'est alors rappelé qu'elle avait abandonné une autre petite fille. Maurice l'a envoyée me chercher et m'a adoptée. Je resterai dans cette famille jusqu'à mes neuf ans.

Ici, c'est la campagne. Les rires des enfants sont absents et les jours sont longs. Les Granges Feuilletts, c'est un petit hameau avec seulement quatre maisons perdues au milieu des champs, là où le vent porte l'odeur de la terre et du foin. Un chemin caillouteux nous conduit à la première demeure. C'est une vieille bâtisse avec un toit en tuiles rouges qui s'effondre doucement sous le poids des années. Dans son prolongement, il y a la grange où vont commencer mes ennuis et enfin l'étable où séjournent une trentaine de vaches. Le fumet du lait frais et de la paille flotte dans l'air.

La porte en bois retient mon atten-

tion, une chouette est fixée sur le fronton, étrange garde-fou, comme si cette vieille chouette morte était là pour veiller sur les bêtes. Chaque ferme a la sienne. C'est la tradition.

De l'autre côté du chemin, dans la deuxième maison, une famille fabrique du comté. Il y a des grands paniers en osier et des meules qui s'entassent dans la réserve. Je sens l'odeur piquante du fromage qui remonte de la cave où le comté mûrit lentement. J'aperçois toujours une ou deux personnes qui travaillent, mais les portes sont rarement ouvertes.

La troisième maison est celle des inventeurs fous. On ne fabrique pas de fromage, on ne vend pas de lait. Il y a toujours une chaise de libre autour de la table et du pain frais à partager. C'est la maison où tout le monde va et vient.

La dernière et quatrième maison se

tient un peu à l'écart. On l'entend avant de la voir. Une grande fille y joue de l'accordéon. Elle joue le matin, le soir, parfois au milieu de la journée. Je m'attarde le long des murs. Je peux rester des heures à écouter les notes qui s'en-voient. Personne ne s'occupe de moi.

Dans le hameau, on prend le temps de respirer. Il n'y a pas de route qui traverse le village, seulement des chemins, des sentiers. Je me sens toujours isolée, mais un peu moins perdue. Je m'adapte, je prends mes marques parmi les vaches, les volailles, la musique de l'accordéon et l'odeur du lait. Il y a aussi le chien. Il passe son temps à courir après sa queue ou à se rouler dans la boue. Il aboie fort, tout le temps, surtout le matin, quand les vaches sortent de l'étable.

Je vis dans la première maison. Les grands-parents occupent le rez-de-

chaussée et Maurice – qui est devenu mon père – occupe le premier étage avec ma mère.

À la campagne, on se lève tôt. La rosée repose encore sur l'herbe. Quand je ne suis pas à l'école, c'est moi qui garde les vaches. Je veille sur elles. Je dois les empêcher de s'éloigner. Ma vie est rythmée par le chant des oiseaux et le bruit des sabots. Pendant qu'elles ruminent tranquillement dans les champs, j'attrape les libellules, les papillons, je ramasse tout en douceur : les hannetons, les cétoines dorées, les grillons, les scarabées, les doryphores. Je les enferme délicatement dans un bocal en verre. Je fais attention de ne pas les blesser. J'aime les regarder vivre. Je ramène fièrement le produit de ma chasse à mon père.

Il est photographe. Il passe ses journées à capturer la beauté du monde, c'est son métier. Ce qui l'intéresse le

plus, ce sont les petits insectes. Quand il les prend en photo, il ne les laisse pas s'envoler. Il les endort avec du formol et les cloue sur un grand panneau de bois. Chaque insecte endormi est une œuvre d'art figée dans le temps. Ces petits êtres aux ailes fragiles gardent leur beauté, même morts.

Ma mère est de nouveau enceinte.

À force de vivre sous l'œil acerbe de la grand-mère qui la regarde comme une créature sans valeur, elle est devenue une silhouette discrète, presque invisible. Qui ne fait qu'accomplir sa part de travail. Nous sommes à table. À côté d'elle, mon père se tient silencieux. Il n'a rien à lui offrir.

C'est devant ce mélange d'indifférence et de désaffection qu'elle se décide à partir. J'ai six ans et elle s'en va avec sa fille Madeleine qui en a maintenant

trois et le bébé qu'elle porte, que je ne verrai pas naître.

Elle me laisse derrière elle. Il n'y a pas de place pour moi. Je vais grandir sans elle avec ce nouvel abandon logé dans mon cœur d'enfant.